

lu châtier la France de son impiété. (Ce sont là des arguments qui servent à toutes les grandes guerres. En 1914, on les a surpris sur d'autres lèvres). Pour se convaincre de ces causes profondes qui échappent à un esprit superficiel, il faut se rappeler, dit-il, les paroles de Bossuet: «Quand le Seigneur veut punir une nation, il répand l'esprit de vertige dans ses conseils, il l'abandonne à ses ignorances, il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même».

Routhier espère écraser ses adversaires en citant l'opinion du *Siècle* qui confirme ce qu'il vient d'avancer: C'est l'esprit boulevardier qui a perdu la France, cet esprit qui se compose pour les neuf dixièmes de calembours, de jeux de mots, de scepticisme, et pour le dixième restant, de forfanterie et de mensonges ridicules».

Comme il veut renforcer à tout prix sa position de combat, il monte en épingle l'assertion du père Caussette qui écrit que: «Les aigles sont devenus des oiseaux moqueurs, la pointe a remplacé le bon sens, et le bon sens lui-même a été sifflé. Nous avons mieux aimé devenir des charmeurs de l'Europe plutôt que d'en rester les arbitres»...

Routhier se frotte les mains d'aise et se croit triomphant. De quels crimes n'accablait-il pas Fréchette, par exemple celui de voir la fatalité dans l'incendie de Chicago! Vous voyez que la querelle déjà ancienne de l'intervention de la Providence dans les choses humaines retrouve au Canada des défenseurs et des adversaires. Aveuglés par l'ardeur de la discussion, ils en arrivent à se traiter de misérables, de fous, presque de criminels. Tous deux, à la vérité, sont pétris de vanité enfantine qui bouillonne au moindre choc. Routhier éprouve les souffrances d'un saint Laurent sur son gril d'être appelé Basile, et l'autre, Louis Fréchette, hérésiarque délirant, tressaille d'agonie d'être marqué au fer rouge par le Torquemada québécois. En somme, malgré beaucoup de faiblesse dans le choix de ses arguments, Fréchette défend la liberté contre l'ostracisme: en lui reposent les espérances d'une génération nouvelle. Il s'applique à percer des trous dans l'étroit horizon que les politiciens du temps avaient rempli de leurs préjugés et de leur idéologie.

Il a de la verve, un petit air de gaminerie qui souvent lui tient lieu de raison. Il ricane et se montre pétulant et narquois, fils d'un siècle qui veut secouer ses chaînes. Il croit à son temps, à la démocratie, au progrès, aux libertés politiques

Louis Fréchette et Adolphe Routhier

(Suite de la page 6)

en face de Routhier qui s'imagine posséder les raisons de l'éternité. Ce dernier — il en fait confiance — se contiendra par principe; il est convaincu que le rire est d'invention diabolique s'il est de formation récente, et s'il rit, lui, c'est d'après des formules consacrées. C'est un saint triste dont la sagesse se détourne des erreurs d'un siècle décadent.

En ce qui touche la question littéraire, il exprime des opinions excellentes, mais on ne peut également s'empêcher de remarquer qu'à côté d'observations très justes, il est dans l'ensemble de sa critique fort sujet à caution, que ses manies de prédicant appellent le sourire, font hausser les épaules, et que ses opinions sur la France sont celles d'un grand dadaïste, infatué des lumières qu'il croit avoir reçues du ciel.

Le ton, le style, les arguments invoqués, les raisons étrangères à la polémique commencée, font saisir sur le vif l'état des esprits au moment où cette chicane littéraire eut lieu. Nous l'avons dit: Adolphe Routhier représente le clan des ultramontains, des hommes du passé, et Louis Fréchette dresse l'évangile du dix-neuvième siècle. Peut-être n'est-il pas inutile d'insister sur ce sujet en complétant l'aperçu que nous venons d'en donner.

La vieille école conservatrice canadienne, qui se distinguait par son étroitesse de vues en politique religieuse et sociale, mérita souvent d'être accusée de vouloir faire de la religion un instrument de règne. Pour réduire ses adversaires, elle jetait volontiers le soupçon sur la qualité de leur foi religieuse ou mieux dénonçait leur prétendue impiété. Hélas! trop souvent, il suffisait de quelques propos libres et l'indépendance naturelle de l'esprit pour que l'on rangeât dans la catégorie des mécréants ceux qui ne voulaient pas accepter sans examen les opinions politiques ou religieuses, les disciplines imposées par le clergé et l'État. La plus élémentaire liberté d'esprit paraissait licence pure. C'est contre ces intransigeants que part en guerre Louis Fréchette; il les poursuit de ses sarcasmes qui vont droit au but, exaspèrent l'adversaire. Quel scandale de lire sous sa plume des vérités qui ne sont pas toujours bonnes à dire et que l'on se disait tout bas! De tout temps, les hommes ont été peu capables de vérité. Ils acceptent bien celles que l'on jette à des ennemis, mais la vérité pour elle-

même combien rarement est-elle admise! Fréchette, avec l'impétuosité qui le caractérise, se bat pour le triomphe de ses idées personnelles, du parti nouveau dont il est l'un des plus illustres porte-paroles. Il charge ses ennemis de grands crimes. Il dénonce la tactique de l'école ultramontaine:

«Sitôt que, dans cette école, on a quelque petite vengeance personnelle à contenter, quelque petite jalousie de métier à satisfaire, quelque adversaire à renverser afin de se hisser à sa place, le truc est bientôt trouvé; on prend le prétexte d'une causerie du dimanche, d'une critique littéraire de n'importe quoi, et, l'échine dévotement courbée, la figure béate, le miel sur les lèvres, la plume trempée dans le fiel, on vous décoche quelque bonne accusation d'impiété, ou bien l'on souffle dans le public quelque insinuation traîtresse au même effet, et, si la victime n'est pas de ceux qui ont l'habitude de monter sur les toits pour faire leurs actes de vertu théologales, elle est enfoncée, démolie, clouée. Cette tactique a double avantage: celui de couler adroitement à fond ceux qui vous portent ombrage, et de se bien poser auprès de certain clergé, ce qui, en termes d'élection, ne nuit pas, comme vous savez, monsieur Basile».

Il accuse cette école d'avoir vilipendé l'Université Laval, de l'avoir dénoncée comme un foyer de gallicanisme, de n'avoir même pas épargné l'archevêque de Québec, Monseigneur Taschereau, de ses critiques. Routhier, d'après lui, est un des chefs de chœur qui ont mené une sourde campagne contre les autorités religieuses. Ce défenseur du trône et de l'autel veut atteindre à travers Fréchette le parti libéral. Et ce sont reproches virulents de l'auteur de la *Voix d'un Exilé*. On n'a pas le droit — c'est à Routhier qu'il parle — sauf improbité, de lui attribuer la paternité de certains écrits. Quelle illusion, en outre, que celle qui consiste à se croire un bon défenseur de l'Église en laissant planer de tels soupçons sur ses adversaires! Où est la loyauté intellectuelle? Dans un mouvement d'indignation, il refuse à son contradicteur le droit qu'il a pris de scruter sa conscience, de le rejeter du sein même de l'Église. Il n'a pas de billet de confession pour M. Basile et les affaires de sa conscience le regardent, seul.

En passant, il dit un mot de l'intervention du *Journal des Trois-*

Rivières qui avait reproduit des lettres d'évêques obtenues par Routhier, le félicitant de ses attaques contre le poète. Louis Fréchette s'émeut à la pensée que Monseigneur de Montréal et Mgr de Bitha aient apporté une confirmation aux dires de Routhier. Si cela était, «un évêque», dit-il, «n'a pas le droit de taxer quelqu'un d'irrégion, sans appuyer son jugement sur les écrits, les paroles ou les actes de la partie incriminée».

Fréchette, d'ailleurs, prétend que la grande masse du clergé tourne le dos à l'école dont fait partie Routhier. S'appuyant sur des événements récents il ajoute que les hommes qui furent accusés d'être des ennemis de l'Église et de l'ordre social, vivent maintenant en bonne intelligence avec les autorités religieuses.

Sur un ton présomptueux, Fréchette proclame que le règne de l'hypocrisie est terminée. Désormais les opinions politiques pourront se traduire librement sans que l'on soit incriminé d'hérésie ou d'hostilité contre les lois. La conciliation est née; les libéraux respirent; ils sont protégés par l'archevêque de Québec. Mal en prendra à Routhier de traiter son adversaire politique, M. Pelletier, de communiste, de démolisseur, d'assassin de l'archevêque de Paris, aux prochaines élections. Un tel procédé ne sera plus admissible. Représenter, en outre, les libéraux comme des démolisseurs de la société, des destructeurs de la religion, provoquera le rire, n'aura, désormais, aucun effet sur le public.

Fréchette émaille sa lettre de citations de St-Luc, St-François de Sales, Mgr Maret, pour engager Routhier à la modération.

Routhier veut jouer au Canada le rôle de Louis Veillot. Très bien! Mais, pas aux dépens de la charité chrétienne.

Puis, l'auteur de la *Voix d'un Exilé* dit qu'il a, en effet, flétri des hommes d'État, traîtres à la nation canadienne. Mais, il n'a jamais pensé qu'il s'adressait à lui. Il l'a dédaigné. Routhier a cité des vers où la conduite de chefs conservateurs était jugée selon son mérite, mais que n'a-t-il plutôt reproduit les endroits où il était question des «historiens sacrilèges qui tendent des pièges à la croyance du peuple, et dressent leurs tréteaux jusques à l'ombre des autels,» et ceux aussi où il est parlé des hommes qui donnent à leurs comédies politiques le sanctuaire pour décor et jettent dans le même plateau de la balance la loyauté du prêtre avec le baiser de Judas». Ces phrases,